

petite pièce, en face du lit de sa première cameriste. Là elle s'arrêta pendant une seconde, enveloppant de ses deux mains les vitrages de la lanterne, afin d'étouffer autant qu'elle le pourrait toute lueur ; elle chercha du regard, dans les ténèbres presque complètes, le visage de sa femme de chambre, et elle écouta le bruit de son souffle. Le résultat de ce double examen fut complètement rassurant, Pauline dut se l'avouer à elle-même. Gertrude, la tête à demi enfoncée dans l'oreiller, avait les yeux fermés, la bouche entr'ouverte, et de cette bouche s'échappait à intervalles réguliers une respiration sonore. Jamais calme et profond sommeil ne se manifesta par des symptômes plus caractéristiques.

—Dieu me protège! pensa la marquise.

Elle ouvrit, avec des précautions infinies la porte qui donnait accès sur l'escalier dérobé, et, au moment de sortir de la chambre, elle se retourna. Gertrude n'avait fait aucun mouvement, et sa respiration résonnait, toujours égale, et toujours bruyante, dans le silence de la nuit. Pauline s'élança dans l'escalier, après avoir repoussé la porte derrière elle, mais sans la refermer.

XVII

Madame d'Hérouville descendit l'escalier dérobé, sortit de l'hôtel par une porte de service, cacha la lanterne derrière un grand vase de bronze et se trouva dans le jardin au milieu des plus profondes ténèbres. A l'époque où se passaient les faits que nous racontons, les allées étaient généralement droites, et d'ailleurs la marquise connaissait assez les dispositions de son jardin pour s'orienter sans peine jusqu'à la petite porte par où elle comptait s'échapper et qui donnait sur la ruelle dite l'impasse des Acacias. Cette ruelle a disparu depuis de longues années ; elle servait de limite aux dépendances de l'hôtel d'Hérouville, et rejoignait la rue Saint-Dominique sur laquelle elle se soudait à angle droit. Pauline, malgré l'obscurité, se dirigea rapidement vers la porte. Elle tira les verrous ; elle fit jouer la clef dans la serrure et elle ouvrit. Elle avait hâte d'en finir avec une situation insupportable ; l'impatience du désespoir l'aiguillonnait. Cependant, lorsqu'elle vit devant elle l'obscurité mal combattue de la ruelle déserte et sinistre, une profonde épouvante étreignit son esprit et serra son cœur ; il lui fallut appeler à son aide tout son courage et toute sa force pour lutter contre la défaillance qui s'emparait de son être entier. Elle sortit victorieuse de la lutte.

—Allons donc !... murmura-t-elle presque à voix haute, est-ce que j'ai le droit de reculer ?... Je dois et je veux marcher en avant, et s'il fallait affronter un abîme sans fond ou traverser les flammes d'un incendie, je n'hésiterais pas plus que je ne vais le faire...

Et elle s'élança au dehors.

La jeune femme sentit diminuer son effroi lorsqu'elle eut quitté la ruelle obscure et qu'elle se trouva dans la rue Saint-Dominique, éclairée d'une façon à peu près suffisante par les réverbères. Elle comptait sur le hasard pour lui procurer une voiture, mais, à la fin du dix-huitième siècle, à minuit passé, dans le faubourg Saint-Germain, les voitures étaient rares et Pauline avait de grandes chances d'être obligée, faute de véhicule, d'aller à pied jusqu'au Palais-Royal, où l'Opéra se trouvait alors. Le temps était froid. La gelée séchait le pavé, et madame d'Hérouville acceptait philosophiquement la nécessité d'une course pédestre que devait d'ailleurs rendre courte la rapidité de son allure, mais qu'on juge de l'effroi qu'elle ressentit, lorsqu'en quittant la rue Saint-Dominique pour entrer dans la rue du Bac, elle tomba tout à coup au milieu d'un groupe d'hommes avinés, qui sortaient de quelque taverne borgne, et qui l'entourèrent avec des chants, de rauges clameurs et de grossiers lazzi.

—Une femme en masque !... s'écria l'un des tapageurs nocturnes, en voilà une rencontre anacronique et joviale !...

—Ohé ! la belle, dit un autre, où donc vas-tu comme ça courir les aventures ?

En même temps, le grossier personnage voulut saisir la main de Pauline, mais la jeune femme, paralysée d'abord par une épouvante facile à comprendre, retrouva la force de pousser des cris

d'effroi, et se rejeta vivement en arrière en balbutiant :

—Ne me touchez pas !... ne m'approchez pas ! je vous le défends... je vous en supplie...

Un énorme éclat de rire du chœur des ivrognes accueillit ces paroles, et les phrases suivantes, vociférées par des voix rauques et moqueuses, se succédèrent comme les détonations d'un feu de file :

—Ne touchez pas madame !...

—Gardez-vous bien d'approcher madame et de lui manquer de respect !...

—Madame est baronne !...

—Madame est comtesse !...

—Madame est marquise pour le moins !...

—Vils roturiers, respectons les quartiers de madame la marquise ci-présente !...

—Appelez les gens de madame la marquise !...

—Faites avancer le carrosse de madame la marquise !...

—Pas tant de manières, marquise de mon cœur ! nous l'offrons la fine bouteille de petit blanc, la douzaine d'huîtres de rigueur et la salade d'œufs durs aux oignons crus !... Hein, c'est gentil, ça ! c'est de la galanterie un peu galante !... qu'en dis-tu ? Par le flanc droit, pas accéléré, arrrche ! L'affaire est entendue. Emmenons souper la marquise au cabaret de la Pointe-à-Feurs.

—Oui, oui, répétèrent en chœur toutes les voix, allons souper !... allons souper !...

Un des ivrognes prit alors madame d'Hérouville par le bras droit, un autre lui saisit la main gauche, et déjà ils l'entraînaient malgré ses cris et ses supplications qu'ils n'entendaient pas, ou qu'ils étouffaient sous leurs ricanements, lorsque l'arrivée d'un nouveau personnage vint changer de la façon la plus inattendue la physionomie de la scène. Ce personnage était un jeune homme, un gentilhomme à coup sûr, portant l'épée en verrouil et chaudement enveloppé dans une pelisse de velours garnie de fourrures. Il fit halte à quelques pas du groupe ébriolé dont nous venons de raconter les hauts faits.

—Ah ça ! drôles, s'écria-t-il d'une voix sonore qui fit tressaillir la marquise, malgré l'état de terreur et de désespoir dans lequel elle était plongée, que signifie cela, s'il vous plaît ? il me semble qu'on violente une femme ici !

Les coureurs nocturnes, surpris de cette brusque intervention, s'arrêtèrent, et l'un d'eux, le plus ivre sans doute, ou le plus insolent, répondit d'un ton brutal :

—Ce que nous faisons ne vous regarde point ! La rue est à nous aussi bien qu'à vous !... passez donc votre chemin et laissez nous passer le nôtre !

—A l'aide, monsieur, cria Pauline d'une voix étranglée et méconnaissable, je n'ai d'espoir qu'en vous !... ne m'abandonnez pas !... Par pitié ! au nom du ciel, venez à mon secours.

Le gentilhomme souleva courtoisement son petit chapeau galonné d'or.

—Oh ! soyez sans inquiétude, madame, répliqua-t-il, un lâche seul laisse insulter une femme en sa présence, et je ne suis point un lâche.

Puis, s'adressant aux ivrognes, il reprit :

—Au large, faquins, et dépêchez !

—Au large, toi-même !... hurlèrent les drôles d'un ton rempli de menaces, avec des grondements de bouledogue auquel on veut arracher un os. Au large, ou prends garde à toi !

Le défenseur de Pauline jeta sa pelisse en arrière, tira son épée, une mignonne épée vraiment, fine et pointue comme une aiguille, et dit avec un mépris superbe :

—Il me répugnerait très fort de me servir de cette arme contre vous ! Cependant, si vous m'y contraignez, je le ferai, foi de gentilhomme !... Madame est sous ma protection, et quand je devrais vous tuer tous (vilaine besogne !...), je vous jure que cette protection ne lui fera pas défaut ! Reculez donc ! reculez vite, ou tant pis pour vous !

Tout en prononçant ces paroles, le gentilhomme fouetta l'air de son épée, qui produisit un sifflement pareil à celui du caillou lancé par une fronde. Pauline rompit le cercle de ses persécuteurs et vint se réfugier derrière cette épée généreuse qui prenait si noblement sa défense. Les ivrognes, furieux de cette évasion, aveuglés par les fumées du vin, remplis de confiance en leur supériorité numérique et ne se rendant point compte de l'impossibilité de lutter sans armes contre une lame

d'acier vigoureusement et adroitement conduite, se précipitèrent avec des hurlements de rage à l'encontre du jeune homme, qui les attendait en souriant de dédain. Lorsqu'ils furent au moment de l'atteindre, la lame flexible fouetta l'air de nouveau, décrivit un demi-cercle et mit hors de combat deux des agresseurs, en cinglant la figure du premier comme un coup de crevache, et en pratiquant dans l'épaule du second une piqûre sans gravité réelle, mais cuisante en diable. Les deux blessés se crurent mortellement atteints et se rabattirent sur leurs compagnons avec des beuglements de détresse ; toute velléité belliqueuses s'éteignit à l'instant dans les cerveaux congestionnés de ces mauvais drôles. Une panique absolue remplaça sans transition leur bravoure alcoolique ; ils battirent précipitamment en retraite en se bousculant et se culbutant les uns les autres ; ils prirent la fuite aussi vite que le leur permit la mollesse de leurs jambes titubantes, et, avant d'avoir fait cinquante pas, ils dégringolèrent successivement sur le pavé comme des capucins de cartes et ne se relevèrent qu'à grand-peine. Avons-nous besoin d'ajouter que le gentilhomme ne manifesta nulle envie de mettre le comble à sa victoire en pourchassant ses ennemis vaincus ? Il se tourna vers Pauline qui, tremblante, presque incapable de se soutenir, s'appuyait contre la muraille pour ne pas tomber.

—Madame, lui dit-il en la saluant avec une courtoisie chevaleresque, voilà ces drôles dispersés et vous n'avez à craindre de leur part aucun retour agressif, je vous le promets ; cependant, pour vous épargner toute nouvelle chance de mauvaise rencontre, permettez-moi de continuer à veiller sur vous jusqu'à ce que vous soyez arrivée au but de votre course, ou du moins jusqu'à ce que nous ayons fait la rencontre d'une voiture... Et d'abord, madame, je vous en prie, prenez mon bras.

Pauline aurait donné tout au monde pour être à même de décliner cette offre, car, dans le gentilhomme envoyé par la Providence à son aide, elle avait reconnu dès le premier moment le comte Hector de Rieux, le fiancé de Mathilde d'Hérouville ; or, si son tête-à-tête avec M. de Rieux se prolongeait, il faudrait lui parler, lui répondre du moins, et la jeune femme tremblait de se trahir dans ce tête-à-tête, ne fût-ce que par le son de sa voix qu'il pourrait reconnaître si par malheur, pendant une seconde, elle oubliait de la déguiser. Un si sérieux motif plaïdait éloquemment en faveur d'une séparation immédiate ; mais Pauline, anéantie par l'émotion qu'elle venait d'éprouver, se sentait si faible, qu'il lui paraissait impossible de continuer son chemin... Une invincible terreur la paralysait en outre, et l'idée d'affronter des nouveaux périls semblables à celui qu'elle venait de courir la rendait folle par avance, quoiqu'en définitive ce péril eût été plutôt imaginaire que réel. Pour toute réponse, elle posa donc sa main tremblante sur le bras que lui tendait M. de Rieux.

—Madame, lui demanda ce dernier, où vous plaît-il que je vous conduise ?... Où alliez-vous tout à l'heure lorsque j'ai été assez heureux pour vous rencontrer et pour vous rendre un léger service ?...

Il était impossible de laisser cette question sans réponse. Pauline balbutia donc, d'une voix faible comme un souffle, et que d'ailleurs le masque rendait méconnaissable :

—Au bal de l'Opéra, monsieur...

—Dans ce cas, répliqua le jeune comte, c'est au bal de l'Opéra que je dois vous conduire.

Madame d'Hérouville et M. de Rieux suivirent lentement la rue des Saints-Père en se dirigeant vers le quai, car la terreur que Pauline venait de ressentir et l'émotion qui la dominait encore rendaient sa marche vacillante et mal assurée.

(A suivre)

NOTRE NOUVEAU FEUILLETON

Nous commencerons, le 26 MAI courant, la publication d'un grand roman nouveau rempli d'émotions poignantes, de récits mouvementés et de scènes pittoresques d'une infinie variété.